

Examen Confidentiel

Quelle drôle d'idée ! pensai-je en recopiant ces premières notes, j'écris ces pages en sachant que je n'oserai probablement jamais les faire lire à qui que ce soit tant elles risquent de choquer, décevoir ou peiner mon entourage. Alors pourquoi suis-je habité par un étrange besoin de coucher ma mémoire sur le papier ?

Peut-être ai-je envie de mettre un peu d'ordre en moi, envie d'expliquer, de dire, de crier, et peut-être aussi tout simplement parce que je commence à oublier quelques détails croustillants de mon existence, ceux justement qui font ma richesse, mon trésor intérieur et intime. C'est un peu comme si je voyais un édifice se dégrader chaque jour sous l'inévitable effet de l'érosion. Je me dis qu'il est temps pour moi de prendre des notes. Ne plus se souvenir, ce serait rester emprisonné à jamais dans ce passé qui m'opprime.

Curieusement j'ai remarqué que plus j'écrivais, plus j'arrivais à y voir un peu plus clair dans quelques situations ombragées de mon parcours. J'ai autrefois eu recours par la force des choses à un psychanalyste et puis un jour, n'aimant pas écrire à la main, je me suis acheté un Macintosh, cela fait cher d'un coup mais le nombre de séances est illimité et l'effet garanti.

Voici donc ce qui a marqué ma vie pendant mes quarante premières années. Et pardon pour ce déballage de sentiments intimes à ceux et celles qui sont impliqués avec moi dans cette histoire. J'ai toutefois changé quelques noms afin de ne pas trop déranger.

Au départ, et dans mes grandes périodes de fragilité, mes questions traditionnelles sont : Qui suis-je réellement ? Pourquoi suis-je là ? Et surtout, qu'est-ce que j'ai fait de ces années

passées? Est-ce le fameux effet « quarantaine »? Je regarde derrière moi et j'en tire quelques conclusions...

Au moment où je commence à écrire, défile alors mon existence comme à l'instant de notre passage dans l'au-delà, enfin, il paraît, je le crois, je l'espère.

Je me rends compte que j'ai souvent eu du mal à accepter, gérer et comprendre ma vie, comme si je n'étais pas toujours l'acteur de celle-ci, comme si quelqu'un d'autre tirait les ficelles de mon destin à mon insu. Quand je fais une mise au point sur certaines années ce n'est vraiment pas brillant, beaucoup de gâchis, de temps perdu, de choses oubliées, cassées, enfouies...

Si j'avais su!

La nature nous donne la vie et qu'est-ce qu'on en fait? L'être humain est curieux, si parfait et si primitif, si fort et pourtant minuscule devant l'infini, parfois si puissant, mais tellement esclave de lui même. A ce grand jeu de la vie, il n'y a qu'un départ et qu'une arrivée, les mêmes pour tous, quand la course est lancée à toi de te débrouiller avec ce que tu rencontres, les bons, les méchants, le soleil, la maladie, l'argent, le hasard, la chance, et l'amour.

Tiens! parlons-en de l'amour. L'amour, c'est important dans la vie, et moi, il est évident que j'ai du mal avec le verbe « aimer ».

L'amour, ah! l'amour... J'ai longtemps cru que ce mot n'avait été inventé que pour inspirer les poètes et les auteurs de ritournelles.

Je n'ai pas toujours été fier de ma vie amoureuse. Pourtant j'ai toujours (enfin très souvent) eu l'occasion de rencontrer des gens extraordinaires. Je n'étais malheureusement jamais en accord avec la situation du moment, j'aimais quand on ne m'aimait pas, je n'ai pas aimé suffisamment ceux qui l'auraient mérité et j'ai adoré des gens qui n'en ont jamais rien su.

Jamais à l'heure au rendez-vous! Du moins c'est ce que je croyais! Mais, me direz-vous, l'amour n'est pas tout dans la vie, il y a tout le reste! C'est quoi le reste? Pour ma part, je suis convaincu que l'amour et la sexualité ont été les principaux

aiguillages de mon parcours. Je me suis échoué si souvent sur les récifs de la passion qu'il en résulte une aversion intime de ma personne. Comme si je me tenais personnellement responsable de tous ces échecs. Je déteste une grande partie de moi à un point que vous ne pouvez imaginer. En commençant par mon physique bien entendu, il fallait bien un responsable ! Je dis toujours, en plaisantant, que dans ma prochaine vie je choisirai d'être beau, très très beau. Hommes et femmes se retourneront sur mon passage. Je serai 2BE3. Tant pis. Mon psychique n'ayant d'égal que mon physique, j'ai pendant des années essayé en vain de me corriger, de m'éduquer et de me transformer. Devenir celui que j'avais envie d'être. Être le reflet que je me faisais de moi dans les moments idéaux de mon imaginaire. Non pas prendre modèle sur une personnalité quelconque, ou sur un spécimen fantastique, non, mon modèle c'était moi, mais en mieux que moi ! Si je ne me trouve pas beau, je pourrais au moins tenter d'être quelqu'un de bien. Je vais essayer, je serai donc en quelque sorte un autodidacte de l'identité.

Je ne suis pas très volontaire, et souvent trop indulgent avec ma petite personne. Pourtant cette fois à travers ces pages, je vais prendre le risque d'écrire des choses qui ne collent pas à l'image ou l'idée que certains ont de moi. J'ai justement très souvent ressenti le besoin de faire une petite mise au point à ce propos, c'est le moment. Il m'arrive de penser que trop de gens se sont trompés à mon sujet, c'est aussi pour cela que j'écris. Remarquez, je comprends aisément qu'ils se soient trompés. J'ai tellement été de personnes à moi tout seul au cours de ces quarante années que je m'y suis moi-même perdu quelques fois. Avant ce jour, je n'ai jamais rien entrepris non plus pour aider les autres à s'y retrouver en moi. En suis-je capable ? Aujourd'hui je n'ai peut-être que tout simplement l'envie d'être une seule personne, qui ne souffre plus de cette ambiguïté que j'avais si adroitement apprivoisée. Ce n'est ni facile ni agréable d'écrire des choses négatives sur soi, mais peut-être qu'en y arrivant, je finirai par mieux me comprendre. Qui sait ? Je décide

en tout cas d'être honnête avec moi-même, et j'essayerai de l'être autant avec les autres. Je dois écrire, même au risque de troubler quelques esprits, il est important pour moi de maîtriser, comprendre et assumer mon passé pour que demain je sois l'homme dont je me souviendrai peut-être. Là, je m'égare en philosophie « mistico-hystérico-disco » comme le dira mon ami Maxine dans quelques années. Passons à des choses bien concrètes, et surtout, souvent plus drôles. Commençons, si vous le voulez bien, par un petit retour en arrière.

Les tendres années

Je suis né à la maternité Reine Astrid de Charleroi en Belgique, le 9 décembre 1956 à midi. Ce qui fait de moi un Sagittaire ascendant Verseau, comme Jacques Chirac !

On me prénomme Bernard Adrien. Maman aurait préféré Adrien, comme feu son grand-père qui fit sa fortune en vendant des lunettes, mais en 1956 ce prénom fait vieux, elle va donc choisir Bernard en souvenir du fils d'un médecin de sa connaissance, un enfant remarquablement éveillé. Effet de mode oblige, Adrien sera relégué au rang de second prénom. Je devrais donc jouir de l'intelligence des Bernard et avoir la chance des Adrien ! Merci maman.

De ma très tendre enfance, il ne me reste que peu de témoignages, je me demande même parfois si ces souvenirs ne sont pas le fruit de mon imagination. Je compte sur ma mère pour jouer l'arbitre sur ce chapitre, avant que mon existence ne lui échappe.

Je n'ai pas connu mes grands-parents maternels, ils étaient déjà décédés à ma naissance. En revanche, bien qu'elle soit morte à l'aube de mes quatre ans, je me souviens très bien de ma grand-mère paternelle, Simone. Je l'appelais « Mémère » c'était une femme merveilleuse, une sorte de Blanche Neige à la retraite. Mes années cinquante sont bercées de tendresse grâce à elle. Me reste en mémoire le décor d'une petite maison entourée de fleurs et d'arbres, un modeste étang où nagent quelques canards, et surtout ces petites boîtes rouges et jaunes de raisins secs ! A l'époque, je n'aimais pas du tout la viande, ni les tomates, ni le poisson, ni le fromage... ma grand-mère compensait comme elle pouvait. Je ne me souviens pas vraiment de son départ, je sais qu'elle est morte de maladie, un cancer je pense, à l'institut A. Gailly de Charleroi en 1960. C'est cette

année-là, en octobre que naît mon frère Alain. Je n'ai aucune image des mois qui ont précédé sa naissance où maman avait pourtant le ventre rond qui suscite tant la curiosité des enfants. Il me pardonnera mais je n'ai pas le souvenir non plus d'une fête mémorable pour sa naissance, même si à partir de ce jour j'ai nourri un grand amour pour mon petit frère, cela a été un bonheur de partager ces tendres années avec lui. Nous étions inséparables. La nuit, bien qu'ayant chacun notre lit, il se réfugiait très souvent dans le mien, nous dormions ensemble. C'était ma façon de le protéger, par exemple contre l'orage qui lui faisait très peur. Difficile à imaginer aujourd'hui quand on voit sa taille.

Je suis un petit garçon calme et plutôt mignon, je vais à l'école maternelle de La Gendarmerie, à Marchienne-au-Pont, une petite commune à côté de Charleroi. J'ai pour maîtresse madame Nicaise une femme délicieuse dont je garde aujourd'hui encore un souvenir sucré. Cette dernière n'a pas à se plaindre de son élève, le sujet est plutôt calme, éveillé et prometteur. Nous habitons dans un modeste appartement non loin de l'école. Papa est représentant chez Coca-Cola, ensuite chez Electrolux mais je ne le sais que parce que maman me l'a raconté plus tard. Quant à ma mère, elle s'occupe de ses enfants et à divers petits boulots comme celui de vendeuse dans un grand magasin de chaussures de Charleroi.

Pendant les vacances, nous louons un chalet à Alles-sur-Semois, dans les Ardennes belges. C'est une charmante région, papa y pêche, maman se repose, je goûte avec mon frère aux plaisirs simples de la vie dans les bois. Nous avons mangé les meilleurs petits pains du monde dans ce village, des « pistolets » comme on dit en Belgique. Ils étaient la joie du petit déjeuner ô combien sacré en vacances. Nul en orthographe je prenais des cours de rattrapage à la petite école de Mouzève, le village d'à côté. C'était une petite classe d'autrefois où les enfants de tous âges étaient dans la même pièce autour d'un gros poêle au charbon, avec pour tous, la même maîtresse. Cette dernière désespérée, tant mes acquis en grammaire étaient faibles, alla

jusqu'à me promettre de m'acheter ce magnifique bateau gonflable qui trônait dans la vitrine du petit magasin de souvenirs du village, si je faisais moins de fautes à ma prochaine dictée. Nous jouions souvent derrière l'école car en traversant les plantations de fraisiers, il y avait la Semois, une large rivière froide et limpide. A la surface de l'eau, de longues touffes d'algues d'un vert intense ondulaient comme la chevelure soyeuse de l'égérie L'Oréal. Un bateau gonflable... moi aussi je le vaux bien ! Elle a ainsi réussi à me faire faire des progrès.

Jeux d'enfant

Lorsque nous étions dans les Ardennes, notre voisine, une amie de maman venait passer quelques jours avec nous, accompagnée de son neveu, un jeune et beau rouquin d'environ quinze ans, dont j'ai oublié le prénom. Ce dernier semble s'ennuyer un peu en dehors de la ville et s'empresse de me proposer des promenades dans les bois avec lui.

Et c'est ici que Cupidon et Sade entrent en scène, trop tôt à mon goût, je n'ai pas dix ans.

Nous marchons à travers les bosquets. Parfois, nous nous arrêtons un moment pour nous reposer, alors, nous nous allongeons tout naturellement l'un à côté de l'autre. A ma grande surprise, le jeune homme me suggère des jeux qui m'étaient alors inconnus. Il se désintéresse du sous-bois pour me proposer de nous dévêtir. Le dialogue était simpliste :

— Si tu me montres, je te montre !

Et c'est à ce moment que j'ai vu pour la première fois un homme nu ! J'ai trouvé cela très curieux, et pourtant très attirant. Il avait une peau douce, éclairée de nombreux grains de beauté. Ses cheveux étaient d'un roux luminescent. Et puis surtout, il avait des poils là où je n'en avais pas. Découverte.

Nous nous caressions légèrement, j'effleure son pubis, j'étais en admiration devant ce corps si différent du mien. Je sentais qu'il y avait un goût d'interdit, de mystère derrière tout cela, ce n'était que meilleur. Je trouve ces petits jeux plutôt très captivants, quelque part j'en redemande même. Mais lui, je sens qu'il a très peur que je raconte aux grandes personnes nos diableries. Je ne dirai rien, j'avais envie de recommencer, je me disais qu'il y avait probablement d'autres surprises à découvrir. Le rouquin mis en confiance, nos polissonneries reprendront même après les vacances dans le fond du parc de notre résidence

principale de Marchienne. Nous avons toujours gardé le secret. Des années plus tard, j'ai appris par sa tante notre voisine qu'il s'était marié et faisait une jolie carrière de commandant de bord dans l'aviation. Pas étonnant que je me sois envoyé en l'air pour la première fois avec lui !

Nous avons quitté l'appartement de Marchienne pour une maison de ville, un peu plus loin dans la même rue. Papa et maman ont trouvé du travail à La Providence, une importante usine sidérurgique de la région. L'un est au garage pour s'occuper des voitures de fonction, l'autre en cuisine pour régaler ces messieurs de la direction et leurs invités de marque. C'est ce qui nous vaut ce confortable logement de fonction. La vie est belle, un jour papa revient avec un jeune chartreux perdu. Un petit Poupousse, voilà ce qui manquait au tableau familial, un chat !

Il nous arrive souvent de nous réunir autour de la lourde table de la grande salle à manger, maman, Alain et moi. Notre mère aime nous initier à la peinture, nous passons des heures à dessiner tous les trois, mais bien vite elle aura trop de travail et c'est mon parrain qui se chargera de notre éducation artistique. Nous en gardons aujourd'hui encore un modeste coup de crayon Alain et moi, et un goût certain pour la peinture.

Dans notre maison de Marchienne-au-Pont, nous vivions avec mon grand-père paternel Maurice, il était un peu rustre, et ne devait certainement pas avoir lu *l'Art d'être Grand-Père*, de Victor Hugo. Je n'y étais attaché que par habitude et convention. Avec le temps, il est devenu plus présent dans mon cœur, j'aurais peut-être pu être plus attentif envers lui vers la fin de sa vie. Cela fait partie de mes regrets.

C'est aussi dans cette habitation que nous attendions mon frère et moi le jour de la Saint-Nicolas, le patron des écoliers. Dans la légende, ce grand saint vêtu de vermeil et d'or, coiffé d'une mitre, suivait sa route une crosse à la main et un âne pour compagnon. Les petits Français ne connaissent pas cette coutume, les Belges adorent les fêtes, tous les prétextes sont bons pour se sortir de la grisaille du « pays noir ». Le soir du

5 décembre, nous lui préparions la liste des cadeaux que nous avions souhaités pendant l'année écoulée. En guise d'offrandes, il ne fallait surtout pas oublier une assiette remplie de carottes pour son âne. Le lendemain matin, découvrant les présents dans la salle à manger, c'était la fête. Un cirque miniature avec un grand chapiteau rouge, les animaux et les camions d'usage, un guignol avec ses marionnettes, une maquette de garage, une Citroën DS cabriolet bleu à pédales, des légos et des petites voitures pour Alain. Il en avait une sacrée collection, parfois à son insu, il m'arrivait de lui en dérober pour les revendre à l'école. Je ne me souviens plus de ce que je faisais de l'argent. Bien souvent tous ces jouets ne duraient qu'un temps, mes jeux préférés étaient bien différents. Dans le jardin et dans la cour, je mettais en scène des situations rocambolesques, toujours de grandes cérémonies. Alain était par exemple une mariée que j'habillais de draps de lit blancs. Je le faisais entrer dans les cabinets extérieurs, transformés pour la circonstance en cathédrale. Ensuite, je l'enfermais dans le coffre à jouets, qui représentait la Mairie et enfin je le promenais en cortège dans son cabriolet miniature. Bien entendu je ne m'arrêtais pas là, un terrible accident devait alors survenir. Je remplissais l'auto de papier journal, je craquais une allumette et la voiture prenait feu, mon frère au volant ! Certains diront qu'inconsciemment, je voulais peut-être éliminer mon petit frère, il n'en est rien. J'avais les mêmes jeux avec ma poupée. Eh oui ! j'avais une poupée, ma « Princesse ». Je lui confectionnais de somptueuses tenues pour qu'elle se rende à d'hypothétiques galas mondains. Toujours, il fallait qu'il lui arrive malheur, soit un grave accident, ou bien je lui tirais dessus avec le fusil à plomb de papa. Toutefois, elle survivait toujours à l'attentat, jamais elle ne mourait.

Direz-vous aussi que je voulais déjà tuer la femme qui était en moi ?

Et c'est peut-être pour éviter que je ne transforme définitivement Alain en princesse carbonisée que plus tard mes parents m'envoient en classe et en pension à Thuin, et très vite